

VERSION ANGLAISE ET THÈME

I : VERSION

My little kitchen had always been the cleanest room in the flat. I never dusted or used a vacuum cleaner because dust is not easily visible to the casual observer, it's possible to turn a blind eye to it, yet I could not tolerate the sight of smudges and splashes of dried food caked to my brilliant white surfaces. When I withdrew into the kitchen, therefore, and turned on the two 100-watt spotlights which sent their beams of pure brightness fearlessly exploring every gleaming angle and corner, it restored my self-confidence. The night was slowly darkening, and from the kitchen sink the first thing I could see was my own reflected face, hovering like a spectre outside my fifth-floor window. This was the face that Fiona had been addressing for the last few minutes. I took a good look at it and tried to imagine how it would have appeared to her. The eyes were puffy from lack of sleep and bloodshot from too much glassy staring at the television screen; deeply scored lines were beginning to appear around the corners of the mouth, although these were partially obscured by two days' worth of stubble; the jaw-line was still reasonably firm, but another three or four years would probably see the onset of a double chin; the hair, once tawny, was now streaked with grey and stood desperately in need of cutting and re-styling; there were the shreds of a parting, so tentative and wasted that the onlooker might easily have been forgiven for not noticing that it was there at all. It wasn't a friendly face: the eyes, a deep, velvety blue, might once have suggested wells of possibility but now seemed guarded, fenced off. But at the same time it was honest. It was a face you could trust.

And if you looked beyond the face, what did you see? I peered out into the twilight. Nothing much. A few scattered lights had been turned on across the courtyard, and the gentle babble of televisions and stereo systems drifted over from open windows.

Jonathan Coe, *What a Carve Up!* (1994)

II : THÈME

Thomas avait dix ans. C'était une belle journée du mois d'août, comme celle d'aujourd'hui. Soleil jaune et ciel bleu. Au fond, cela pourrait être un anniversaire. Il était parti seul, dans l'après-midi. Il avait indiqué qu'il allait en direction de la côte sauvage. On l'avait écouté avec distraction. On ne l'avait même pas entendu partir, je crois. Pourtant, la grille devant la maison grinçait déjà. Combien de fois ma mère avait-elle répété qu'il faudrait l'huiler ? Ce jour-là, mes parents recevaient en grande pompe deux couples d'amis venus leur rendre visite. Le déjeuner n'en finissait pas. On était passé à table très tard et, à plus de quatre heures, le dessert n'avait toujours pas été servi. Moi, je voulais du dessert. Quand Thomas m'avait proposé que nous quittions la table, lui et moi, pour nous rendre à la plage, j'avais refusé. Je voulais du dessert. Je n'avais pas patienté jusque-là pour me priver du seul plaisir qui alors m'importait : les charlottes au chocolat. Alors, Thomas avait demandé si, lui, il pouvait sortir de table. Lui, la charlotte... Ma mère avait acquiescé avec une rapidité désarmante, presque inquiétante. Car il lui fallait toujours retenir ses enfants, les empêcher d'aller où que ce fût sans elle, les surveiller du coin de l'œil à tout bout de champ. Et puis, elle était de ces mères qui pensent que les enfants qui demeurent à table jusqu'à la toute fin du repas montrent qu'ils ont été bien élevés. Nous aurions dû nous alarmer. J'aurais dû profiter de cette aubaine. Je ne l'ai pas fait. Il y avait la charlotte. Je suppose qu'elle n'a même pas entendu Thomas l'informer (certes d'une toute petite voix) qu'il enfilait son maillot et qu'il emportait sa serviette de bain avec lui. Jamais elle n'aurait accepté qu'il se baignât, sortant à peine de table. Il fallait laisser passer trois heures pour la digestion. La dictature des trois heures ne souffrait aucune exception.

Philippe Besson, *Son frère* (2001)